La moitié du ciel

Il y a le ciel au fond du puits, parfait disque
de bleu. Petite portion de lune elle y voit
son reflet, s'appuie sur le rebord pour observer
comme on ferait du visage d'un étranger.
Le ciel se tourne vers elle et elle se tourne vers le ciel.

Il y a le ciel tremblant dans le puits
Le seau a brisé sa surface. Elle, ses mains
tirent vers le haut la fortune de l'eau dérobée.
Le ciel sait qu'elle le paiera.
Le ciel se tourne vers elle et elle se tourne vers le ciel.

Le poids du ciel sur sa tête,
des kilomètres à le transporter. Ses jambes se dérobent,
tendres les os fondent, les genoux
poussés vers la terre avant l'heure.
Le ciel se courbe sur elle et elle se courbe.

Dans le seau, le ciel tourne au cuivre,
lourd, le cœur lourd, il sent la courbe d'un enfant
à l'intérieur de l'enfant, se formant dans l'informé
de ses hanches. Et elle porte le poids du ciel.
Le ciel se tourne vers elle et elle se tourne vers le ciel.

Et elle porte une demi-vérité.
Et elle porte un demi-mensonge.
Et elle porte la moitié de demain.
Et elle porte la moitié du ciel.

Imtiaz Dharker

Pour agir : plan-international.org/girls

MIX
Paper from responsible sources
FSC® C004378
www.fsc.org

Parce que Je suis une FILLE — PLAN INTERNATIONAL

Zainabu, militante des droits de l'enfance dans un camp de réfugiés au Niger.

MEERI KOUTANIEMI

SYNTHÈSE

Parce que je suis une fille

LA SITUATION DES FILLES DANS LE MONDE 2015

LES DROITS DES FILLES UN TRAVAIL INACHEVÉ

Parce que Je suis une FILLE — PLAN INTERNATIONAL

MEERI KOUTANIEMI

« Je n'ai pas de valeur ni d'importance pour mes parents. Ils n'en ont que pour mon frère. »

Fille de 15 ans, au Népal

Ce commentaire d'une adolescente de 15 ans au Népal trouve son écho dans le monde entier, dans de nombreux pays et dans des circonstances très diverses. C'est l'absence de « valeur » qui sous-tend la lutte pour une égalité des sexes qui, jusqu'à présent et malgré des siècles d'activisme, s'avère être un objectif bien difficile à atteindre. En dépit de la législation positive et des conventions internationales qui protègent les droits des filles et des femmes, les pratiques néfastes et les attentes sociales maintiennent des générations de filles fermement « à leur place ».

En 2007, Plan International a lancé une série de rapports sur la « Situation des filles dans le monde ». Elle a commencé par un message simple et poignant : la double peine imposée par le fait d'être jeune et de sexe féminin pénalise les filles. Au fil des années, des preuves indiscutables ont attesté que, malgré les progrès historiques du mouvement des droits de la femme, des millions de filles partout dans le monde sont condamnées à une vie de pauvreté et d'inégalité. Des femmes sont devenues présidentes ou premières ministres, scientifiques, artistes, actrices et directrices exécutives. Pas vraiment dans les mêmes proportions que les hommes, mais des femmes sont aujourd'hui à la tête d'États, de sociétés, de journaux et d'universités. Toutefois, il s'est encore trouvé en 2014 une fillette du Cameroun pour nous dire que « les filles c'est comme les servantes des garçons et des hommes. Leurs problèmes n'ont pas vraiment d'importance. » Et en 2012 une autre fille a été prise pour cible pour avoir osé aller à l'école et parler de son droit à la scolarité.

Le rythme du changement

2015 est l'année du 20ème anniversaire de la conférence internationale historique de l'ONU sur les femmes à Beijing, l'un des plus grands rassemblements de femmes de tous les temps, et un tournant crucial pour l'intérêt mondial de l'égalité des sexes. En regardant en arrière, on a à la fois des raisons de se réjouir : des progrès qui ont été faits sous l'étendard « les droits de la femme sont des droits humains », mais aussi d'être frustré : par le rythme, trop lent, et les efforts, trop sporadiques et inégaux. Bien entendu, il y a des améliorations à faire valoir et dont on peut se féliciter : quatre millions de morts infantiles ont été évitées dans les quatre dernières décennies grâce aux progrès de l'éducation des femmes dans le monde.[1] Il y a davantage de constitutions et de cadres juridiques qui s'intéressent aux femmes. Dans toute l'histoire il n'y a jamais eu moins de mères qui décèdent en couche ; le taux de mortalité maternelle est descendu de presque 50% depuis 1990.[2] Plus de filles sont scolarisées en primaire que jamais.[3] Les adolescentes en particulier ont, récemment, attiré une attention grandissante au sein de la communauté du développement international. Alors que des problèmes complexes tels que le mariage des enfants, le mariage forcé ou précoce, les mutilations génitales et la violence sexiste sont de plus en plus reconnus en tant qu'obstacles au bien-être autant qu'à la réduction de la pauvreté, les gouvernements, la société civile et le secteur privé allouent de plus en plus de ressources et ciblent de plus en plus leurs politiques pour lutter contre ces violations.

Alors que les Objectifs du Millénaire pour le développement arrivent au terme de la période fixée, il y a une opportunité renouvelée d'incorporer au mieux la transformation des relations homme-femme dans les structures sous-jacentes de notre société. Avec un plus grand consensus autour des bénéfices économiques de l'autonomisation des filles et des femmes, une campagne vigoureuse s'emploie à mettre l'égalité des sexes au cœur du nouvel agenda de développement durable ; non pas en tant qu'objectif isolé mais en tant que principe qui renseigne tout le reste. Il est critique que l'implémentation de ce nouvel agenda du développement fasse le lien entre tous ces éléments et reconnaisse que la pauvreté est ancrée dans les inégalités homme-femme, l'exclusion et l'injustice. C'est le jeu complexe de rapports de force inégaux et de pratiques discriminatoires qui représente le plus grand défi face à l'accomplissement d'un développement durable et éthique dans toutes les sociétés et les communautés.

« Nous allons changer le monde »

Cette année nous avons donné la tâche de faire le point sur la situation des filles dans le monde à plusieurs personnes différentes issues des quatre coins du globe. Les auteurs ne partagent pas toujours les mêmes opinions, ni même celles de leur éditeur, mais nous voulions saisir l'opposition comme la discussion, l'optimisme comme le pessimisme, et tâcher de voir les filles dans le monde à travers ces différents point de vue.

Nous avons reçu des contributions de journalistes, de poètes, de politiques, de militants, de chefs d'entreprise, d'économistes et d'universitaires. Elles proviennent de Colombie, du Honduras, du Guatemala, de la République Dominicaine et du Salvador, du Pakistan, de Sierra Leone, d'Australie, d'Éthiopie, de Suède, de France, du Canada, du Nigéria, d'Afghanistan, du Royaume-Uni, des États-Unis et d'Égypte ; le travail inachevé des droits des filles est traité de diverses façons et par le biais d'une variété de voix.

Nous avons de la poésie de Imtiaz Dharker, une nouvelle de Joanne Harris, une séquence photo de Liya Kebede, et nombre de réflexions personnelles. Nous avons demandé à la commentatrice économique Katrine Marçal de se pencher sur le rapport de 2009 « Les filles dans l'économie mondiale », et Indra Nooyi a elle aussi contribué à ce sujet. Le Président américain Jimmy Carter s'est chargé du thème du travail avec les garçons et les hommes, comme l'ont aussi fait quatre champions du changement issus d'Amérique Latine : Yelsin, Kevin, Kendir et Elmer. Mariane Pearl s'est servie de son expérience en tant que journaliste internationale et de militante pour éclairer le thème des filles dans les zones de conflit ; l'ancienne Première Ministre de l'Australie Julia Gillard, sur le sujet de 2012 sur l'éducation des filles, nous a dit : « La réalité de la plupart des pays en développement est que l'inégalité homme-femme ne représente qu'un des obstacles que rencontrent toutes ces filles. » Chernor Bah, militant pour la jeunesse, décrit pourquoi, pour lui, l'éducation des filles est la grande question universelle de notre temps. Anita Haidary peint un portrait saisissant de la raison pour laquelle elle a co-fondé *Young Women for Change* in Afghanistan. Bukky Shonibare se penche sur la campagne #BringBackOurGirls des médias sociaux nigérians et Catalina Ruiz-Navarro expose la fracture numérique homme-femme dans le secteur informatique et pourquoi elle est significative. Nawal El Saadawi revient sur sa vie d'écrivaine et de militante et apporte des décennies d'expérience à la longue lutte pour la justice pour les filles et les femmes. La journaliste et auteure Sally Armstrong, grande avocate de la résilience et de la nouvelle énergie de cette génération de femmes, nous livre un article optimiste sur le potentiel de changement.

Beaucoup de nos contributeurs considèrent les prochaines années comme cruciales pour amorcer une transformation historique et significative ; c'est la culmination de tous les efforts précédents et la première fois dans l'histoire que cet élan vers l'avant pour les droits des filles et des femmes ne sera pas immédiatement suivi d'un contrecoup. 2015 est une année pleine de promesses et cette fois les promesses devront être honorées.

Nous sommes la génération du changement

par **Sally Armstrong,** militante des droits de la personne, journaliste et auteure primée

Les filles sont là. J'ai un message pour tous les pessimistes qui affirment que le mouvement féministe est mort et que ça n'intéresse pas les jeunes. Il s'est révélé alors que, journaliste en Asie, en Afrique, en Europe et aux Amériques, je faisais des recherches pour mon livre *Uprising: A New Age is Dawning for Every Mother's Daughter*. Dans le monde entier, des filles et des jeunes femmes font rayonner une lumière éclatante et pure à la vue de tous.

1 Gakidou, Dr emmanuela, Krycia Cowling, BS, Prof Rafael Lozano, MD, Prof Christopher JL Murray, MD. « Increased educational attainment and its effect on child mortality in 175 countries between 1970 and 2009: a systematic analysis. » *The Lancet* 376 (18 septembre 2010), http://www.thelancet.com/pdfs/journals/lancet/PiiS0140-6736(10)61257-3.pdf **2** Every Woman every Child. « Saving Lives, Protecting Futures: Progress report on the Global Strategy for Women's and Children's Health 2010-2015. » Every Woman every Child, 2015. **3** UNESCO. « Rapport mondial de suivi sur l'éducation pour tous 2000-2015 : Progrès et enjeux. » UNESCO, 2015.

Elles posent des questions qui n'avaient jamais été posées auparavant comme « Dans le livre sacré, c'est écrit où que je ne dois pas aller à l'école? » ou « Si c'est bien notre culture, expliquez-moi pourquoi on ferait des choses qui sont néfastes pour nous tous ? » Elles s'opposent aux pseudos revendications religieuses et aux contradictions culturelles qui empêchent les filles d'avancer depuis des siècles. Tout ça, c'est parce que la terre a commencé à bouger sous le statut des filles. La bonne nouvelle, ce n'est pas que les injustices comme le mariage forcé, le mariage des mineurs, le harcèlement sexuel, le viol et les agressions physiques ont été renvoyés là où ils devraient être, dans les livres d'histoires. Mais c'est que, dans le monde entier, un appel est lancé pour que la responsabilité de la misogynie, de l'extrémisme et du fondamentalisme comme des pratiques néfastes soit reconnue parce qu'il est prouvé qu'ils ont une incidence négative sur la santé et le bien-être de la moitié de la population mondiale. Qui plus est ils sont aujourd'hui considérés comme préjudiciables pour l'économie. Selon des experts, ce changement de statut chez les filles et les femmes va réduire la pauvreté, réduire les conflits et relancer l'économie. Dans le passé il était tabou d'aborder des sujets tels que l'abus sexuel ou le mariage forcé. Et l'on ne peut changer ce dont on ne peut pas parler.

Ce processus de changement est généralement courageux, prend certainement du temps, coûte invariablement de l'argent, et peut être décourageant mais finalement c'est un exercice tellement gratifiant qu'il en devient historique. Une des filles auxquelles j'ai parlé m'a dit : « Nous sommes la génération du changement. Nous avons le pouvoir et un point de vue nouveau et nous allons changer le monde... Regardez-nous bien. »

Sur les troittoirs de la vie

par **Mariane Pearl**, rédactrice en chef de la campagne *Chime for Change*, journaliste et auteure

J'ai rencontré des femmes de 18 pays différents et, en tant que rédactrice en chef de *Chime for Change*, j'ai la chance de proposer une plateforme visible pour certaines d'entre elles. Pour beaucoup, il s'agit de témoignages à la première personne, des voix de femmes et de filles qui s'assemblent pour créer une nouvelle partition.

Des personnes qui, pour avoir vécu la tyrannie, se sont converties en perles de sagesse. Je les imagine comme de frêles étincelles qui s'embrasent et s'illuminent avec l'espoir qu'en éclairant leur propre chemin, elles permettront aussi d'éclaircir celui des autres…

Les changements en cours sont sans précédent, les femmes réclament de plus en plus le droit à diriger leur propre vie, à être responsables de leur corps et auteures de leur propre histoire. C'est Mercy, au Malawi, qui décide d'afficher publiquement sa sexualité en se rendant au journal *Malawi News* pour lui proposer de publier son histoire. Le lendemain à la une, on pouvait lire : « Je suis une lesbienne » avec sa photo.

En réponse, Mercy a été exorcisée, renvoyée de chez elle et soumise à l'opprobre général. Mais elle a continué, convaincue de son droit fondamental à choisir sa sexualité. Personne avant elle n'avait osé défier ce pays profondément homophobe. C'est Nujood, au Yémen, qui à 10 ans obtient un divorce, brisant ainsi une tradition ancestrale dans cette région tribale. C'est Malala ; c'est Mayerli, en Colombie, qui à 15 ans, après avoir vu son meilleur ami assassiné sous ses yeux, crée un groupe de réflexion pour enfants pour mettre fin à la violence dans le pays. La peur engendrée par les cartels de drogue, la corruption, une impunité rampante, l'alcool et les stupéfiants ont fini par engendrer une résignation générale et la banalisation de la brutalité.

C'est pourquoi les enfants se sont réunis dans un terrain vague ensablé et qu'ils ont, ensemble, clairement établi que la violence commençait à la maison. Le groupe a pris la décision d'engager le dialogue dans leurs foyers et la communauté, de promouvoir l'échange et la compréhension mutuelle. Ils sont devenus le premier groupe d'enfants à être nominés pour le prix Nobel de la Paix. Ces héros méconnus forgent un nouvel espoir pour des millions d'autres, armés de la conviction que la dignité humaine n'est pas négociable.

Il nous faut un nouveau scénario économique

par **Katrine Marçal**, rédactrice en chef de journal suédois *Aftonbladet*,
et auteure de *Who Cooked Adam Smith's Dinner?*

La fillette de 11 ans qui fait 15 kilomètres chaque matin pour ramasser du bois pour sa famille joue un rôle important dans la capacité de son pays à se développer économiquement. Si nous ne reconnaissons pas son travail, toute notre compréhension de ce qui crée le développement économique risque d'être faussée.

L'écrivaine féministe française Simone de Beauvoir décrivait la femme comme étant le « deuxième sexe ». C'est l'homme qui passe en premier. C'est l'homme qui compte. Il définit le monde et la femme est « l'autre », tout ce qu'il n'est pas mais aussi ce de quoi il dépend pour pouvoir être qui il est.

De la même façon qu'il y a un « deuxième sexe », il y a une « deuxième économie ». Ce qui compte c'est le travail qui est traditionnellement effectué par les hommes. Le travail de la femme est « autre ». Tout ce qu'il ne fait pas mais dont il dépend pour pouvoir faire ce qu'il fait...

Chaque société doit d'une façon ou d'une autre créer une structure qui prévoit comment s'occuper des autres ; sinon l'économie ne fonctionnera pas, ni quoi que ce soit d'autre. Sans les soins, les enfants ne peuvent pas grandir et les malades ne pourront pas guérir. Le fait que d'autres s'occupent de nous nous permet d'apprendre la coopération, l'empathie, le respect, l'auto-discipline et la bienveillance.

Ce sont des compétences de vie fondamentales.

Lorsqu'en Occident les femmes mariées sont entrées sur le marché du travail, elles ont commencé à dédier plus de temps au type de travail qui est comptabilisé (le travail hors du domicile) et moins de temps au type de travail qui ne l'est pas (le travail domestique). Cela a fait augmenter le PIB du monde occidental de façon spectaculaire.

Mais cette augmentation était-elle avérée ?

Parce que personne n'avait pris la peine de quantifier le ménage, nous avons peut-être surévalué l'augmentation réelle des richesses. Les calculs que nous faisons de nos jours pour savoir à quel point les ressources augmenteraient si les femmes dans les économies en développement avaient des emplois rémunérés peuvent être faussés pour la même raison.

Nous avons besoin d'un nouveau scénario économique. D'un scénario qui souligne le besoin de changement sans ignorer les contributions économiques qui sont celles des femmes et des filles aujourd'hui.

Les filles et les femmes ne représentent pas une ressource économique non exploitée dans le monde ; leur travail est la structure invisible qui maintient ensemble les sociétés et les économies.

Mais elles n'ont pas choisi ce rôle librement. Et elles n'en tirent pas de salaire, ni de compensation, ni de reconnaissance. Il faut que cela change.

Le courage d'avoir des rêves

par **Indra Nooyi**, présidente et DG de PepsiCo

Quand une adolescente sur cinq sur cette planète se voit refuser une éducation parce que sa famille ne peut pas payer les frais de scolarité... parce qu'elle a été vendue comme prostituée... parce qu'elle n'est pas considérée comme ayant assez de valeur pour avoir la chance d'étudier – lorsque 62 millions de filles sont déscolarisées, il est loin, le moment où nous pourrons libérer le potentiel que détiennent les jeunes.[4,5]

Parce que la vérité c'est que, même si les jeunes filles ont le courage de rêver en grand, ces rêves n'ont aucune chance de devenir réalité à moins qu'ils ne soient couplés à la liberté d'aller à l'école tous les jours. Et même si une jeune mère reçoit un prêt en microcrédit, cela n'aura d'importance que si elle a le temps et la chance de faire grossir son affaire.

L'imagination de nos filles ne devrait pas avoir de limites, et nous ferons tout pour qu'elles aient des chances, elles aussi, de réaliser leurs rêves.

Champions of Change : Travailler avec des jeunes hommes en Amérique Latine

ASMA FILMS. HTTPS://VIMEO.COM/ASMAFILMS

« La société nous dit qu'on devrait être sexistes, durs, agressifs. Mais ça n'est pas vrai. Je me suis dit que j'avais le pouvoir de changer ça. »
Kevin, 16 ans

« Je crois que mon père me frappait parce qu'il ne connaissait pas d'autre façon de résoudre les problèmes : c'est ce qu'on lui avait appris. »
Kendir, 17 ans

« Ils disent qu'il faut que nous les hommes on soit forts, on doit pas pleurer, on doit pas exprimer nos sentiments. En fait, il se trouve que je suis trop amoureux. »
Elmer, 17 ans

« Il y a un professeur qui m'a appris qu'on ne devrait jamais perdre sa dignité. Je trouve que j'ai de la dignité, je suis différent, je suis libre. »
Yelsin, 17 ans

4 UNESCO, RMS et ISU. « Les progrès vers l'éducation pour tous stagnent, mais certains pays montrent la voie à suivre. » UNESCO, RMS et ISU, Document d'orientation 14/ Fiche d'information 28, Juin 2014. **5** Citation d'Indra Nooyi.

L'éducation des filles est la question universelle de droits civils de notre temps

par **Chernor Bah**, figure de proue de la défense de l'éducation universelle pour les jeunes, associé au *Population Council*.

J'ai été élevé en Sierra Leone par une mère célibataire en même temps que deux sœurs dans ce qui doit être le pire endroit au monde pour une fille. Ma mère s'est séparée d'avec mon père quand j'étais jeune et travaille depuis comme professeur des écoles. Elle a de l'instruction. Mais le salaire d'une enseignante comme elle était, et est toujours, dérisoire. Bien consciente de l'état des choses pour les femmes en Sierra Leone, elle a dû travailler dur et avoir recours à toute son énergie et son ingénuité pour joindre les deux bouts. Alors, pour compléter son bas salaire d'enseignante, elle vendait tout – pain, gâteau, huile de palme – ce qu'elle (avec l'aide de mes sœurs et moi) pouvait faire de ses propres mains. Et parce qu'elle était enseignante, étant elle-même assez instruite, et malgré plusieurs difficultés (y compris, à un moment, l'obligation de fuir le pays pour sauver nos vies, comme réfugiés), elle connaissait le pouvoir de l'éducation. De sorte que je fais partie des chanceux. Si ma mère n'avait pas eu cette compréhension de la valeur du savoir, je n'aurais pas reçu l'éducation que j'ai reçue et je ne serais pas où je suis aujourd'hui. C'est une petite illustration de la façon dont l'instruction d'une femme a de multiples retombées pour sa famille et la communauté qui l'entoure.

Mais d'avoir une mère avisée n'a pas été mon seul atout ; j'ai eu également la chance d'être un garçon. Mes deux sœurs ont été confrontées à des défis que je n'ai jamais connus : les menaces de violence sexuelle, les hommes qui entraient en contact avec elles et, alors même qu'elles étaient très jeunes, les demandaient en mariage. En grandissant, des signes venant de toutes les directions suggéraient que leurs vies avaient l'air d'avoir moins d'importance, bien que je sois convaincu qu'elles étaient plus intelligentes que moi. Rétrospectivement, je vois maintenant ce qui se passait : la société passait tellement de temps à leur signifier, ainsi qu'à d'autres filles comme elles, qu'on attendait plus de moi juste parce que j'étais un garçon.

Elles avaient, et ont toujours, peu d'atouts dans leur jeu.

Le challenge de l'éducation des filles

par **Julia Gillard,** ancienne Première Ministre australienne, directrice du département du Partenariat international pour l'éducation (GPE)

La réalité de la plupart des pays en développement est que l'inégalité homme-femme ne représente qu'un des obstacles que rencontrent toutes ces filles.

La pauvreté, le handicap, l'ethnicité, la religion et la localisation géographique (vivent-elles dans des zones rurales ou urbaines ? Sont-elles près ou loin d'une école ?) sont des facteurs considérables qui déterminent si une fille reçoit une instruction ou non. Si l'on ne prend pas en compte ces autres facteurs, on ne pourra pas atteindre l'objectif de l'éducation pour toutes les filles.

En d'autres termes, une fille porteuse de handicap venant d'une famille pauvre et ethniquement défavorisée n'a virtuellement aucune chance d'aller au bout du cycle d'enseignement primaire, alors que le tableau est plus encourageant pour les filles issues d'une famille relativement prospère de zone urbaine. Comme le souligne le Rapport mondial de suivi sur l'éducation pour tous 2013/14, « Si les tendances actuelles perdurent, les garçons les plus aisés atteindront l'objectif de l'achèvement du cycle de scolarité primaire pour tous en 2021, mais les filles les plus défavorisées n'y arriveront qu'en 2086. »[6]

Il nous faut viser des approches qui se concentrent non seulement sur les filles mais aussi sur un ensemble complexe de besoins, sinon beaucoup seront laissées dans la pauvreté. Les financements devraient se centrer sur les multiples facteurs qui empêchent les enfants – généralement les plus difficiles à toucher, tels que les filles, celles qui vivent dans des endroits reculés, et celles qui sont issues de groupes marginalisés ou porteuses de handicap – d'être scolarisés…

Les objectifs de développement durable qui succèderont aux OMD fin 2015 doivent aspirer à garantir l'équité à tous les niveaux éducatifs, et continuer le travail inachevé de l'éducation universelle, en particulier pour les enfants qui sont très défavorisés, ceux qui vivent dans des régions isolées, touchées par des conflits ou fragiles, les enfants porteurs de handicap et, bien sûr, les filles.

Mais que signifie « garantir l'équité à tous les niveaux éducatifs » ? Comment saurons-nous à quel moment ce stade sera atteint ? Nous le saurons lorsque chaque garçon et chaque fille pourra aller à l'école pour recevoir une instruction de qualité. Lorsqu'il y aura assez de locaux ; des systèmes fonctionnels, durables ; assez d'enseignants qualifiés disponibles, en particulier des enseignantes, qui ont leur importance dans la réussite des filles ; des manuels et autres matériaux pédagogiques de qualité ; et des écoles gratuites qui lèvent les obstacles financiers empêchant l'éducation des filles. Nous le saurons aussi lorsque toutes les familles et les communautés considèreront les filles comme essentielles à leur développement personnel et au bien-être futur de leur société.

6 UNESCO. « Rapport mondial de suivi sur l'éducation pour tous 2013/4. Enseigner et apprendre : Atteindre la qualité pour tous. » UNESCO, 2014.

J'ai l'espoir et je rêve d'un jour futur

par **Anita Haidary,** afghane, militante des droits de la femme et cofondatrice de *Young Women for Change* (YWC)

J'aspire au jour où je pourrai m'asseoir dans un parc pour lire un livre. Ces choses-là peuvent paraître tellement simples mais la vie, c'est fait de choses simples. Ce sont les petites choses qui font que les femmes se sentent faibles ; si on veut une glace on doit attendre que le père rentre pour qu'il puisse vous accompagner. Bien sûr, on peut y aller seule mais on ne préfère pas parce que les bruits et les sifflets vont nous raisonner dans les oreilles pendant des heures. Cela peut devenir plus grave quand les filles et les jeunes femmes n'ont plus le droit d'aller en classe parce qu'elles se font suivre par des inconnus. Et c'est toujours de notre faute.

Mes amis et moi nous voyons plus souvent maintenant parce que je travaille et que je peux prendre un taxi. Ce n'était pas le cas il y a cinq ans. Si je voulais retrouver des amies je devais attendre que mon père m'accompagne en voiture. Ce n'est pas que les femmes ne peuvent pas marcher, mais il faut qu'elles s'habituent à être touchées, traitées de tous les noms et dévisagées. Ce n'est pas facile ; cette lutte constante et interminable est fatigante alors finalement on choisit de ne pas sortir du tout. Mais pour moi abandonner n'est pas une option.

J'ai l'espoir et je rêve d'un jour, et je sais que cela arrivera, où toutes les femmes et les filles seront respectées et traitées comme des êtres humains non pas parce que ce sont des mères, des sœurs et des épouses mais parce qu'elles sont des êtres humains. C'est leur droit fondamental d'être respectées en tant que tels. C'est ce que défend *Young Women for Change* : le respect pour la capacité, l'aptitude, le savoir et le pouvoir de décision des filles et des femmes.

Le plus grand défi de notre temps

par **Liya Kebede**, top-modèle et styliste, fondatrice de la *Liya Kebede Foundation for mothers*

Chaque jour dans des pays du monde entier, les jeunes mères comme celles qui figurent ci-dessous se lèvent pour affronter une journée remplie d'extraordinaires pressions avec une résilience incroyable et l'espoir que l'avenir leur réserve des choses meilleures. C'est le plus grand défi de notre temps que de nous assurer que ce soit le cas.

PLAN INTERNATIONAL

Cameroun

Fatou et sa fille de deux ans émergent de la tente qu'elles partagent avec cinq autres familles dans un hôpital transformé en centre de réfugiés. Elle recherche un petit déjeuner qui lui tiendra au ventre pendant toute la journée qui l'attend. Quand les conflits ont envahi son village de République d'Afrique Centrale, cette mère de 15 ans a fui, parcourant 600 kilomètres à pied sous la menace constante de violences. Elle ne sait pas où se trouve le reste de sa famille. Le centre médical du camp propose des services pour les mères et les enfants qui sont vitaux pour les déplacées internes comme elle.

Vietnam

Quy et son mari ont été mariés très jeunes, comme beaucoup d'autres couples adolescents dans le Vietnam rural. Son mari a été tué dans un accident quand leur fils avait à peine trois mois et elle est retournée vivre avec ses parents. C'est l'heure de dormir pour son fils, Chi. Elle adore ce moment de la soirée avec lui. Dans la journée elle travaille dans les champs à planter du maïs et à cueillir des légumes et c'est sa sœur cadette Thien qui le garde. Elle trouve qu'elle a de la chance d'être entourée de parents et de frères et sœurs tellement aimants. Mais elle se demande comment la vie sera pour son fils qui grandit sans père. « Je ne me marierai plus. Je vais dédier ma vie à mon fils. »

PLAN INTERNATIONAL

Le pouvoir patriarcal

par **Jimmy Carter,** 39ème président des États-Unis d'Amérique (1977-1981) et fondateur du *Carter Center*, qui œuvre pour l'avancement de la paix et de la santé dans le monde.

PLAN INTERNATIONAL

Il est temps que les hommes et les garçons reconnaissent le rôle qu'ils doivent jouer dans l'égalité des sexes et se joignent aux voix et aux actions des femmes et des filles qui essaient de remodeler la société dans l'intérêt de tous.

Les hommes détiennent le pouvoir dans beaucoup des institutions qui nous gouvernent, et c'est à ces institutions de changer les attitudes qui les soutiennent sous leur forme actuelle.

Comme la plupart des sociétés ont été modelées par une doctrine religieuse mandatée par les autorités masculines, les attitudes et les systèmes qui font la promotion de la dominance masculine sont devenus la norme. De telles doctrines sont issues de chefs religieux qui ont perverti les écritures religieuses en sélectionnant des textes qui décrivent les femmes comme intrinsèquement inférieures ou soumises aux hommes.[7] En parallèle avec ces systèmes patriarcaux, la violence sociétale s'est également normalisée.[8]

Ma nation, les États-Unis, ainsi que d'autres pays, acceptent la violence comme moyen de régler les problèmes : de l'usage de la peine de mort et de l'incarcération de masse pour lutter contre le crime, aux guerres préemptives et injustes à l'étranger.

Beaucoup de structures de la société sont construites sur une banalisation de la violence, et cela s'illustre par le fait que la cruauté existe au sein de la famille. La violence à l'égard des femmes et des filles est bien trop répandue, de la violence exercée par un partenaire intime aux meurtres d'honneur. L'égalité dans la dignité humaine est un droit fondamental, comme ça l'est stipulé dans de nombreux traités internationaux. J'ai espoir que les chefs politiques et religieux vont s'avancer et utiliser leur influence pour communiquer clairement que la violence à l'égard des femmes et des filles doit prendre fin, que nous faisons défaut à nos sociétés, et que le moment est venu d'exercer cette autorité-là.

Le mouvement #BringBackOurGirls

par **Bukky Shonibare,** consultante en ressources humaines et stratégie au Nigéria. Elle est également membre stratégique du mouvement #BringBackOurGirls à Abuja.

Au lendemain de l'enlèvement des collégiennes de Chibok, le mouvement #BringBackOurGirls s'est élevé en une réaction indignée des citoyens, des femmes et des mères en majorité, qui en ont eu assez que des enfants innocents et sans défense soient massacrés. La première manifestation de ce groupe a eu lieu le 30 avril devant l'Assemblée Nationale sur le sujet de la gestion des attaques sur les enfants...

En un temps record, ce hashtag a pris de l'essor. Les gens réalisaient que ces filles pouvaient être leurs propres filles, nièces, sœurs, ou même voisines. Le monde était connecté et réagissait. Avec la population des médias sociaux qui compte les gouvernements, la communauté internationale, les institutions, les journalistes, les agences d'information, des acteurs/personnes d'influence clés, ce message s'est vite propagé dans les moindre recoins du globe. Les intervenants pensaient que leurs visages et l'affiche #BringBackOurGirls aurait un effet, à tel point que solidarité et soutien sont venus de toutes les catégories de personnes et de pays.

Les célébrités se sont succédées pour faire partie du compte – de chanteuses comme Alicia Keys à des leaders mondiaux comme le Premier ministre britannique David Cameron, le Secrétaire d'État des États-Unis John Kerry et sa prédécesseure Hillary Clinton, la Première Dame des États-Unis Michelle Obama et la jeune militante pakistanaise pour l'éducation Malala Yousafzai, sans oublier les célébrités et personnalités nigérianes. Le président des États-Unis, Barack Obama, a aussi été alerté et a agi en envoyant une équipe de spécialistes au Nigéria pour évaluer la situation et conseiller sur l'aide que pourrait procurer le gouvernement américain. *Time Magazine* a rapporté : « Deux semaines après sa première mention, #BringBackOurGirls avait récolté deux millions de mentions. »

7, 8 Carter, J. « A call to action: religion, women, violence and power. » New York : Simon and Schuster, 2014.

Dès lors, quel est donc le véritable impact de #BringBackOurGirls ? Une fois la frénésie retombée, les gens ont commencé à demander : dans quelle mesure un hashtag peut-il ramener ces collégiennes chez elles ? Quelle est la mesure du succès ? Après tout, les filles manquaient toujours à l'appel. Cependant les militants de la première heure, sur le terrain, ont pensé, et pensent toujours, que parce que la campagne a attiré tant d'attention, la conversation va continuer. C'est cette attention-même qui aura fait une différence. Dans la durée, la campagne, tout en continuant à exercer des pressions pour récupérer nos filles, a évolué pour devenir le point de convergence de notre humanité et de notre empathie communes à l'endroit des victimes muettes de la violence et de l'intolérance.

Nous devons devenir des cybernautes

par **Catalina Ruiz-Navarro**, journaliste et féministe colombienne née en Caraïbe et vivant à Mexico.

L'histoire, la culture et la connaissance humaines sont issues d'un ensemble de contenus qui définissent la façon dont nous voyons le monde. Traditionnellement, l'histoire est écrite par quelques privilégiés et de vastes sections de la population sont marginalisées. Ces gens-là ne produisent pas de contenu et, de fait, n'influencent pas la création de la culture. Même si ces groupes bénéficient de la liberté d'expression ils ne s'en servent pas, et cela perpétue et renforce les mêmes schémas qui maintiennent les mêmes groupes au pouvoir et reproduisent les mêmes inégalités et injustices…

Internet a ouvert la porte à ma carrière, mais en chemin j'ai également été personnellement la cible de cyber intimidation, d'attaques de trolls permanentes, de tentatives de campagnes de dénigrement et de commentaires agressifs. Internet peut être aussi mauvais qu'il est bénéfique. En 2013 dans la cité de Medellin, par exemple, des vierges de 12 ans étaient vendues aux enchères sur une page web avec code d'accès. En faisant le relais sur de tels sujets, j'ai appris que les vulnérabilités du monde réel, la violence et le machisme, rayonnent jusque dans le monde virtuel. Ces mêmes prédateurs qui errent pour trouver leur proie et pratiquent le trafic d'êtres humains ont une présence importante dans les médias sociaux ; avec un niveau de sécurité numérique et des pratiques de protection de données insuffisants, et si en plus elles ne sont pas conscientes des dangers, les filles peuvent se trouver exposées et vulnérables.

Mais, en tant que filles et jeunes femmes, nous ne devons pas nous résoudre à être des « cybervictimes », nous devons devenir des « cybernautes » et l'hostilité d'internet, au lieu de nous intimider, devrait encourager davantage d'entre nous à occuper de l'espace sur le web. S'approprier la technologie est une façon importante de lutter et de s'autonomiser. Les médias numériques peuvent rimer avec communication, solidarité, diversité, plaidoyer et défense des droits des filles et des femmes.

Il y a toujours un espoir

par **Nawal El Saadawi**, écrivaine, romancière, docteur en médecine et militante des droits de la femme

Le manque de confiance en soi chez une fille est dû à l'éducation sociale et religieuse et aux restrictions intellectuelles qui lui sont imposées dès son plus jeune âge. Cela entraîne chez elle une estime de soi médiocre et le sentiment qu'elle est physiquement, psychologiquement et mentalement faible. De fait, elle se soumet aux ordres et y obéit aveuglément. Elle accepte et intériorise toutes les absurdes caractéristiques de la féminité attribuées par le genre comme la timidité, la stupidité, certains types de beauté et la douceur féminine.

J'aurais pu perdre complètement la tête et ma confiance en moi à cause de cela. J'aurais pu finir par vivre au bas de l'échelle sociale, comme la plupart des filles de ma génération, si ma mère, qui avait réussi à préserver un peu de la rébellion de sa propre enfance, n'avait pas été là. Elle aspirait pour moi à une vie meilleure que celle qu'elle avait eue. Elle me chuchotait à l'oreille « Les flammes de l'enfer, ça n'existe pas. »

Ma mère a insisté pour que je poursuive mes études universitaires à la Faculté de Médecine. Elle a refusé de me garder à la maison pour l'aider à la cuisine, comme mon père le suggérait. Ma mère a enduré toute la fatigue et les doigts endoloris à force de faire la vaisselle pour neuf enfants et leur père, juste pour que je puisse continuer mes études supérieures… Au travers d'expériences douloureuses en amour, en mariage, en divorce ou en maternité, j'ai dépassé la culture et les normes de mes parents et de notre société patriarcale et hiérarchique. Je ne me suis pas limitée à la lecture du programme imposé par notre gouvernement oppressif, que ce soit à l'école ou dans la société en général ; grâce à ma liberté de lecture, j'ai grandi, évolué et réalisé à quel point ces contraires sont factices : masculin/féminin, esprit/corps, ciel/sol, Dieu/Diable, spirituel/matériel, noir/blanc, dirigeant/dirigé, maître/esclave...

Il y a toujours un espoir pour l'avenir qui n'a perdu ni de son intensité ni de son souffle. Cet espoir se reflète dans les mouvements de jeunes du monde entier. La révolution continue, malgré la dispersion. Et elle cherche à atteindre, inlassablement, ses quatre objectifs : la liberté, l'indépendance, la justice et la dignité.

Des éléments concrets : les problèmes fondamentaux des filles et leurs idées pour le changement

Depuis le premier des rapports sur « La situation des filles dans le monde », Plan International s'attache à recueillir les données de base des droits et réalités des filles. Nous avons commencé avec une étude longitudinale – « Choix réels, vies réelles » – qui accompagne un petit groupe de filles dans neuf pays différents depuis leur naissance en 2006. Aujourd'hui ces fillettes ont neuf ans et leur vie éclaire notre travail. Avoir des données de base en sa possession est d'une importance capitale : pour armer les défenseurs du monde entier d'observations et de données récentes sur les difficultés et le pouvoir des filles ; pour renseigner des programmes qui créent un changement à long terme pour filles et garçons ; pour susciter de nouveaux investissements et stimuler une volonté politique chez des parties prenantes convaincues par des données qui s'appuient sur les réalités de la vie des filles.

Pour ce rapport, Plan International, en collaboration avec Ipsos MORI, a également commissionné des recherches auprès de 4 219 filles sur quatre pays différents : l'Équateur, le Nicaragua, le Pakistan et le Zimbabwe. Nous avons posé des questions spécifiques portant sur quatre domaines que des milliers d'adolescentes de ces pays avaient identifiés dans une étude précédente, « Entendez nos voix », comme ayant le plus d'importance dans leur quotidien. Dans l'étude continue de cette année, « Les filles ont la parole »[9], nous avons demandé à des filles leur point de vue sur la violence sexiste en milieu scolaire et au sein de leur communauté, sur le mariage précoce et la grossesse adolescente.

« Si j'avais eu assez d'informations je ne serais pas tombée enceinte ; je n'ai pas assez d'informations, c'est pour ça que je suis devenue enceinte très jeune. J'ai 19 ans maintenant et j'ai une petite fille. Je passe tout mon temps à m'occuper d'elle, je veux étudier encore. »

Fille au Pakistan

Mais, plus important encore, ces 4 219 filles issues des trois continents ont eu à répondre à la question de ce qui pouvait être fait pour combattre les difficultés qu'elles rencontrent, et à identifier qui devrait être chargé de faire en sorte que quelque chose soit réellement fait. La jeune femme au Pakistan qui a répondu *« les filles devraient prendre leurs propres décisions concernant leur vie. Elles devraient avoir une bonne instruction et le gouvernement comme les membres de leur famille devraient s'entendre là-dessus »* désigne clairement où l'action pour le changement doit s'amorcer et qui devraient en être les principaux acteurs. En nous penchant en détail sur les résultats de la recherche primaire de « Les filles ont la parole », nous pouvons observer un net consensus dans de nombreux domaines. Les participantes des quatre pays nous ont dit sans ambiguïté que les adolescentes sont davantage valorisées dans leur communauté qu'auparavant, et la vaste majorité, 88 pour cent, s'accordent à dire qu'elles ont plus d'opportunités dans la vie que n'en avaient leurs mères.

Il y a donc du progrès. Mais la vie des filles, en réalité, comme nous le savons aussi de par notre recherche, témoigne toujours d'un manque conséquent d'égalité et d'opportunités. De grands nombres d'entre elles, dans ces quatre pays, nous ont dit qu'elles ont peu de contrôle sur les décisions qui déterminent leur destinée, qu'elles ont besoin de davantage d'informations pour éviter grossesses et mariage précoces, et qu'il leur manque la confiance en elles nécessaire pour se défendre quand elles voudraient le faire. Seules 37 pour cent trouvaient qu'on leur donnait souvent ou toujours les mêmes chances que les garçons de se débrouiller dans la vie.

Au fil de leurs réactions, la violence ou la peur de la violence, a été un thème omniprésent et les filles voient en général le mariage précoce ou forcé comme un facteur d'augmentation du risque de violences, 68 pour cent d'entre elles déclarant que celles qui se marient jeunes sont plus susceptibles d'être victimes de violence au sein du foyer.

Assumer la responsabilité du changement

Tout au long de cette recherche, il est frappant de constater que les filles considèrent que la clé de l'amélioration de leur vie relève globalement de leur propre responsabilité et de celle de leur famille plutôt que de celle du gouvernement, de leur communauté ou de leurs chefs religieux. La seule exception à cette conception est la façon dont le rôle de la police leur apparaît crucial pour ce qui est de les protéger de la violence. Le primat de la famille dans la perpétuation des inégalités homme-femme est souvent ignoré et ce qui se passe à l'intérieur des foyers et des cœurs est assurément difficile à connaitre et de fait à changer. Les filles à qui nous avons parlé reflètent ce dilemme ; elles se tournent vers leur propre autonomisation, mais elles ont besoin de leur famille pour les soutenir et les considérer si elles doivent être capables de s'exprimer, d'être entendues et de devenir des citoyennes à part entière égales en droits et en responsabilités.

« Je conseillerais aux filles : parlez à vos parents, dites-leur que vous vous sentez seule, demandez-leur de vous parler. »

Fille au Nicaragua

9 Pour lire l'intégralité du rapport, consulter plan-international.org/girls

Trouver des réponses

En tant que témoins experts, elles nous ont dit explicitement ce qui doit être fait. Que veulent donc les filles pour contrer les injustices auxquelles elles sont confrontées ?

- Elles veulent que leurs parents les écoutent davantage, qu'ils les soutiennent plus : 53 pour cent des filles tous pays confondus mettaient en priorité le soutien des familles et des communautés vis à vis des filles qui tombent enceintes.
- Elles veulent également que ce problème de violence soit reconnu et géré par leur communauté et par les autorités nationales ; 47 pour cent d'entre elles voulaient avoir quelqu'un de fiable à qui parler en cas d'abus ou de violence.

« Les filles doivent avoir des lignes de communication ouvertes pour pouvoir se sentir libres de dénoncer des maltraitances et observer de réelles améliorations, par exemple voir que les coupables sont arrêtés, parce que ça leur apporterait une forme de réconfort. Dans les postes de police les départements « ouverts aux victimes » devraient employer davantage de femmes, parce que les victimes ont du mal à exprimer leurs sentiments devant des hommes. »

Fille au Zimbabwe

- En ce qui concerne la grossesse précoce, le mariage précoce et la violence sexiste, elles priorisent le besoin d'informations, de communication en milieu scolaire, à la maison et dans les médias. C'était plus important pour elles que toute forme de législation ou de changement de politique.
- Des programmes d'éducation, les espaces sécurisés, les campagnes de sensibilisation, la fin des tabous, le développement de la confiance en soi, « appeler la police et briser le silence » et, comme l'a dit une jeune femme au Pakistan, « l'éducation sur l'estime de soi » étaient réclamés, encore et encore.
- 64 pour cent des filles au Zimbabwe donnaient la priorité à la possibilité pour les jeunes mères de finir leurs études secondaires.

Ce sont ces voix qui doivent être entendues par les décideurs et les législateurs si l'autonomisation des femmes et des filles doit être la clé du succès futur des objectifs de développement durable (ODD).

« J'organiserais des réunions avec toutes les femmes de mon âge pour faire des manifs et des défilés pour les droits des femmes, pour dire qu'on a besoin d'informations et pour parler de sujets considérés tabous par la société, pour parler ouvertement. »

Fille en Équateur

Globalement, l'image qui ressort de la vie des filles et des solutions qu'elles entrevoient aux défis qu'elles rencontrent est d'une très grande complexité. Beaucoup de nos témoignages montrent les écarts présents sur le terrain et l'importance de comprendre vraiment de quoi on parle et à qui on s'adresse. Toutes les filles ont des droits, mais le chemin à prendre pour les exercer diffère selon sa classe sociale, son âge, sa position géographique, sa vie de famille, ses handicaps et son orientation sexuelle. D'après notre propre recherche il est évident qu'il y a des différences d'un pays à l'autre et, à l'intérieur de ces pays, d'une région à l'autre. Le contexte de la discrimination est aussi important que le fait même de la discrimination si l'on veut que les choses changent.

Parce que je suis une fille

Cette année, les voix rassemblées dans ce rapport invoquent l'espoir, les opportunités renouvelées et la transformation potentielle de la vie des filles. Mariane Pearl parle au nom de bien des gens quand elle dit : « J'ai maintenant lu, vu et entendu des centaines d'histoires et, toujours, je retrouve cette volonté de rechercher le changement pour le bien collectif, souvent à un coup personnel élevé… Les changements en cours sont sans précédent, les femmes réclament de plus en plus le droit à diriger leur propre vie, à être responsables de leur corps et auteures de leur propre histoire. »

Il n'y a pas de remède miracle ni de solution universelle, mais il y a eu des progrès et dans les années à venir nous allons pouvoir et devoir écouter les filles s'exprimer. Chez Plan International dans les années qui viennent nous nous engageons à travailler avec des filles, et avec des femmes, des garçons et des hommes, pour les droits des filles ; à faire campagne avec elles, à concevoir des programmes qui ont entendu leurs besoins et leurs opinions et à prioriser l'éducation qui, sans conteste, signifie tant pour elles. « Parce que je suis une fille » est maintenant synonyme de changement, et non plus une raison d'être moins instruite, moins nourrie et moins considérée. En 2007 une népalaise de 15 ans nous a dit que malgré ses efforts, ses parents « n'en avaient que pour [son] frère ». Dans les prochaines années, nous devons nous assurer que sa fille, et les filles du monde entier, ne diront jamais ces mots-là.